

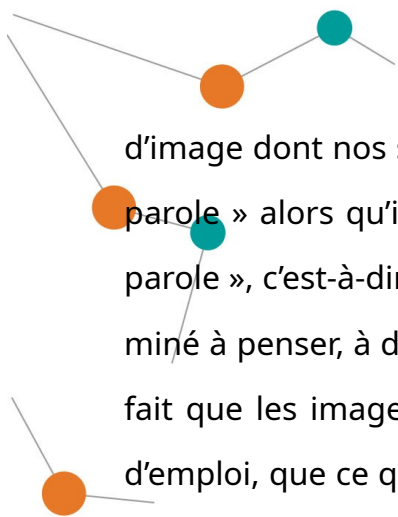
PhiloCité – La pensée du spectateur

Comment parler de ce qu'on voit, et d'abord pourquoi ? L'idée qu'en sortant d'un film ou d'un spectacle avec un groupe « il faut en parler » est désormais si bien intégrée que les enseignants, les animateurs etc., ne songent pas à la remettre en question.

Parler, faire parler de ce qu'on vu est un automatisme, un réflexe venant d'une injonction intériorisée, ce qui comporte un inconvénient majeur : on peine à y retrouver l'énergie du désir ; en tout cas on ne sait plus toujours très bien pourquoi on le fait. Or, la manière de discuter autant que l'intérêt et l'aisance qu'on peut trouver et communiquer dans ce moment dépendent évidemment du sens qu'on lui donne. Quittons donc l'injonction intériorisée et regardons plutôt les gens sortir du cinéma ou du théâtre : de fait, c'est assez spontanément qu'un couple ou une bande d'amis échange des propos sur le film ou le spectacle qu'ils viennent de voir. Pourquoi donc ?

À PhiloCité, nous faisons nôtre l'hypothèse du philosophe Jean-Toussaint Desanti : si on parle de ce qu'on voit, c'est tout simplement pour le « voir ensemble ». Chaque corps humain percevant les choses par des sens qui n'appartiennent qu'à lui, la perception ne peut être partagée qu'en commençant à en parler. Cela signifie aussi que lorsque nous parlons de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, ce qui est en jeu n'est rien de moins que l'élaboration du « sens commun ». Sentir en commun n'est pas sentir pareil mais mettre en mots ou en gestes, bref en adresse à l'autre, ce que l'on voit : faire du sens à partir des sens, produire du communicable à partir de ce qui nous est donné obscurément à éprouver dans la solitude des sensations. Et le faire à égalité avec l'autre.

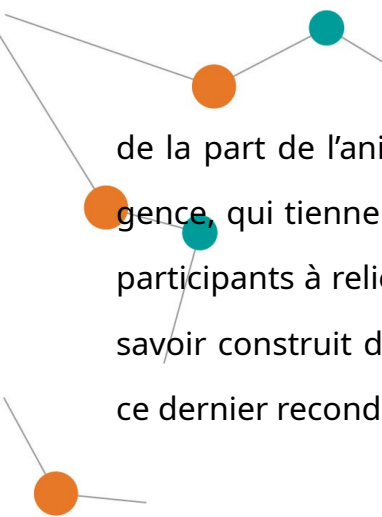
Dans notre société en effet, la manière dominante dont « le » sens est lié « aux » sens a été dénoncée par plusieurs philosophes contemporains comme foncièrement inégalitaire, et c'est à rebours de cette configuration dominante qu'on peut concevoir un travail de médiation émancipateur. Marie-José Mondzain soutient que le type



d'image dont nos société encourage la production sont des images qui « prennent la parole » alors qu'il nous faudrait au contraire favoriser les images qui « donnent la parole », c'est-à-dire qui contiennent une part inépuisable d'invisible, de sens indéterminé à penser, à discuter ensemble. Jacques Rancière dénonce dans le même sens le fait que les images aujourd'hui nous sont presque toujours livrées avec leur mode d'emploi, que ce que nous voyons est toujours accompagné de ce que nous devrions en penser. « Il y a plusieurs manières de décrire ce qui est visible », revendique-t-il contre cela dans son livre *Le spectateur émancipé*. Ce texte peut nous servir de manifeste pour réinventer l'art de parler ensemble des spectacles, des films, de tout ce que nous voyons.

L'enjeu de cet échange serait de refaire sens en commun en écartant de ce qui est visible les paroles « expertes » qu'on a tendance à y plaquer – celles des journalistes et autres « décrypteurs », des enseignants et des spécialistes en tout genre...ou encore des médiateurs culturels classiques. Car dans cette perspective, le sens de la médiation se trouve en quelque sorte inversé. La médiation ne sert plus à combler la distance entre les intentions de l'auteur ou autre sens « tout fait » et la réception de l'œuvre par le public, mais au contraire à vérifier cette distance, voire à l'accroître méthodiquement. L'échange de paroles autour de l'œuvre consistera en effet à mettre en évidence l'« égalité des intelligences » en vérifiant que chacun a été capable de traduire ce qu'il a vu dans le langage de son expérience, et se trouve désormais capable de traduire cette traduction à d'autres que lui, qui en on fait de même, autrement...

L'enseignant ou l'animateur, pas plus que l'artiste lui-même n'ont ici à imposer la moindre détermination quant au sens de ce qui a été vu. Animer ne nécessite strictement aucun savoir, mais seulement – et ce n'est pas rien ! – de supposer l'intelligence égale de tous et de tout mettre en œuvre pour actualiser cette supposition. L'animation se résume à trois mouvements : observer ; dire ce qu'on a vu et ce qu'on en pense ; vérifier ce qu'on a dit. En plus de l'effort de mettre ce qu'il sait ou croit savoir de côté, assurer cette triple activité d'observation, de dire et de vérification requiert



de la part de l'animateur un alliage de souplesse et de rigueur, d'ouverture et d'exigence, qui tiennent notamment à cette attention particulière : il faut contraindre les participants à relier ce qu'ils disent à l'œuvre, car c'est elle qui garantit l'objectivité du savoir construit durant la séance. Ce n'est plus l'animateur mais l'œuvre, vers lequel ce dernier reconduit sans cesse, qui fait médiation.

